

L'IDÉE

BI-MENSUELLE

INTÉRIEUR
Un an, 3 francs ; Six mois, fr. 1-50.
Trois mois, 75 centimes

Adresser tout ce qui concerne l'Administration
ou la Rédaction :
58, rue Linnée, Saint-Josse-ten-Node.

EXTÉRIEUR
Un an, 5 francs ; Six mois, fr. 2-50 ;
Trois mois, fr. 125.

TRAVAILLEURS !

Tous les partis politiques se livrent en ce moment une bataille acharnée, d'aucuns pour conserver, d'autres pour conquérir le pouvoir gouvernemental, source de tous les privilèges.

Séductions, menaces, promesses, intimidation, tout est mis en œuvre pour pousser le peuple aux urnes, c'est-à-dire à la servitude consentie.

L'infâme bourgeoisie, celle qui contestait au peuple — il n'y a pas deux ans — l'éphémère droit de suffrage, veut aujourd'hui que les spoliés sanctionnent par leurs votes l'état d'infériorité matérielle dans laquelle ils croupissent.

La conduite de nos adversaires nous dicte la nôtre.

Ils célèbrent à l'envi les bienfaits du Suffrage universel ; mettons en lumière ses crimes dans le passé — en d'autres pays — son impuissance dans le présent, ses dangers dans l'avenir.

Les maîtres invitent les esclaves à demander au bulletin de vote leur émancipation ; démontrons en toutes circonstances à l'humanité asservie que seule la Révolution peut l'affranchir.

TRAVAILLEURS !

Plus que jamais, soyons énergiques.

Aux flagorneries intéressées des Candidats, répondons par le mot de Cambronne.

Faisons entendre partout le cri de la révolte !

Le dégoût que soulève dans notre pensée la race des gouvernants, la haine que nous inspire la tourbe de coquins qui nous affame, répandons-les à flots, versons-les à torrents dans la masse des deshérités, nos compagnons de chaînes, nos frères de misère.

Amants de la vérité et de l'indépendance, communiquons à tous l'amour de la justice et de la liberté.

TRAVAILLEURS !

L'heure est venue de puiser dans l'ardeur de nos convictions anarchistes et dans la haine de l'oppression le courage de dire à la face de tous ces mendiants de suffrage :

Guerre aux tyrans ! Guerre aux Gouvernants ! Guerre à l'Autorité !

Il faut que nos ennemis sachent que jusqu'à notre dernier souffle nous ne cesserons de crier :

VIVE L'HUMANITÉ LIBRE! — VIVE L'ANARCHIE!

L'IDÉE.

SOMMAIRE

La Légalité. — Lutte inégale. — Stérilité des réformes. Propagande à rebours. — Vive l'Anarchie! — Impressions d'exil, MONRICK. — Anarchie, E. RENOULT. — Le Bien par force, E. MALATESTA. — Le Bon sauvage, P. BRULAT. — L'Etat aux vérités, HECTOR FRANCE. — L'Impuissance d'Insulter, JULES JOUY.

LA LÉGALITÉ

On commence à s'apercevoir que les maîtres sont des hommes comme les autres hommes : on ne les vénère plus, on ne les craint plus, on les raille même ; mais on respecte encore *la Loi!*

La loi, que les bourgeois déclarent nécessaire, que beaucoup de prolétaires croient utile, que des socialistes même ne reconnaissent pas néfaste.

Nécessaire, la loi l'est, en effet, mais aux gouvernants, à eux seuls ; nécessaire à cause de l'antagonisme des classes, qui engendre l'inégalité politique et économique. La loi n'a d'autre objet que de soutenir les privilèges contre les attaques de l'intérieur et de l'extérieur ; c'est grâce à elle que des prolétaires, pour défendre la propriété de leurs maîtres, tuent leurs frères de travail et de misère.

Qu'on ne vienne donc pas dire que la légalité est destinée à donner droits ou garanties à chaque individu.

Il existe, il est vrai, une catégorie de lois réglementant certains usages, certaines coutumes naturelles ; mais ces lois n'ont été introduites dans les codes que pour sauver les apparences, pour tromper sur le véritable but de la législation et la faire accepter dans son ensemble.

La nature n'a pas besoin d'être codifiée. Faut-il prescrire de manger à celui qui a faim ? Les amants attendent-ils une permission pour s'aimer ? Exigent-ils qu'on les force à travailler, ceux qui ayant des muscles et des appétits sont tout disposés à produire ?

Pour aimer, travailler, manger, les lois sont-elles plus utiles que pour marcher, voir ou respirer ?

Le Code est fils des inégalités sociales, lesquelles, dès qu'elles apparaissent avec leur cortège de monstrueux résultats, nécessitent un Gouvernement, un État, un Pouvoir. C'est ce Pouvoir, cet État, ce Gouvernement que la légalité, avec son arsenal de punitions et de récompenses, a pour but de maintenir.

Vu leur essence même, les lois ne peuvent pas plus être favorables à la classe dominée qu'elles ne peuvent être libérales ; les moins mauvaises de toutes — celles qui en abrogent d'autres — ne sont ni des améliorations, ni des réformes. Elles ne sont pas des causes, elles ne sont que des conséquences, conséquences de libertés acquises déjà, conquises par des révolutions ou arrachées aux gouvernants par la simple manifestation de l'esprit de révolte.

Le rôle des législateurs est, invariablement, de consacrer, sans pouvoir ni l'intensifier, ni la diminuer, la domination des riches, dont ils sont les serviteurs à tout faire. Tous sont réactionnaires au même degré.

Donc la légalité ne supporte pas l'examen ; ceux qui l'acceptent ne la discutent pas.

Les anarchistes, qui la combattent, comprenant qu'elle n'a d'autres raison d'être que de sanctionner l'exploitation de l'homme, la considèrent comme l'ennemi, comme l'obstacle à la suppression de l'autorité économique et politique, à la socialisation du capital et du pouvoir. Iconoclastes, les révolutionnaires démolissent le culte de la loi.

De même que les luthériens et les calvinistes n'étaient pas des athées, les réformistes, partisans d'une « légalité nouvelle », ne sont eux aussi que des schismatiques, mais pas des révolutionnaires.

En conseillant d'aller aux urnes, ils ressemblent à de prétendus libres penseurs qui diraient :

« Le culte de Dieu a fait son temps, la religion ne produit et ne peut produire que de mauvais résultats, cependant il ne faut pas abandonner l'église ; contentons-nous de choisir de bons curés. »

Prolétaires, on vous invite à choisir de *bons (!) législateurs.*

Si vous voulez vous rendre complices des crimes, des assassinats sans nombre, commis constamment *au nom de la légalité* ; si vous êtes sourds à la voix de vos frères torturés dans les prisons et les bagnes pour la plus grande tranquillité des exploités, si vous voulez que se prolonge une misère telle que les femmes tuent leurs enfants faute de pouvoir les nourrir ; si vous voulez rester esclaves :

Santionnez vous-mêmes votre servitude.

LUTTE INÉGALE

A la guerre, lorsque l'ennemi vous présente la bataille avec toutes les chances pour lui de la gagner, refusez-la, rien n'étant plus stupide que de se faire écraser de gaieté de cœur.

Cet axiome de stratégie, si simple qu'un Calino pourrait le comprendre s'applique à toutes sortes de luttes et principalement à la lutte à coups de bulletins de vote.

Si jamais combat est disproportionné, c'est bien celui-là !

Eh ! quoi, le peuple n'a que sa misère à opposer aux capitaux des classes dirigeantes qui ont à leur discrétion cette arme puissante et servile, la presse ; qui peuvent multiplier les comités électoraux, les affiches, les prospectus, soudoyer des agents, acheter des consciences ; il n'a que son ignorance, fruit, hélas ! de son servage économique, à mettre en face de leur beau langage, sa naïveté en face de leur roublardise, son inconscience des rouages sociaux qui le broient en face de leurs rêves d'ambition, de leurs combinaisons savantes, de leurs influences longuement préparées et entretenues.

Et vous lui dites, à ce peuple, vous qui vous prétendez ses amis, de se lancer dans cette terrible lutte où, quoi qu'il fasse, il est toujours battu, lutte qui rappelle celle du pot de terre contre le pot de fer !

Vous lui dites que ce petit carré de papier est une arme d'émancipation : mensonge ! Depuis quarante-six ans qu'il s'en sert en France, cette arme constamment fait long feu ou lui éclate dans la figure.

Vous lui dites que son suffrage est une libre manifestation de sa volonté. Mensonge encore ! et autant de mensonges que de mots. Son suffrage n'est pas son avis, ce

n'est qu'une délégation de pouvoirs, c'est-à-dire une abdication ; cet acte n'est pas libre, parce qu'il n'y a pas de liberté pour le salarié : vous figurez-vous un patron candidat qui apprendrait que tous ses ouvriers ont voté contre lui : quel chambardement dans l'atelier !

Enfin, le peuple n'a pas de volonté parce qu'il est esclave, esclave de sa misère et de son ignorance.

Et appeler cela le suffrage universel ! Quelle ironie ! alors que les trois quarts de la population en sont exclus, non seulement les femmes, ces éternelles mineures — du reste, pour ce qu'elles y perdent ! — les militaires, ces forçats de la caserne et du drapeau, mais aussi les petits commerçants que la concurrence capitaliste a fait choir dans la faillite, les ouvriers que la recherche du travail condamne à errer de ville en ville jusqu'à l'aboutissant : Hoogstraten, les malheureux qui, victimes d'un ordre social infâme, sont déclarés déchus de leur rang d'hommes et marqués au front par cette grande prostituée : la Loi.

Ainsi les éléments les plus révolutionnaires, ceux qui ont la plus grande somme d'intérêt à une transformation sociale, sont retranchés du vote !

Restent les soumis, les indifférents, les pêcheurs en eau trouble, les inconscients et, parmi ceux-ci, quelques révolutionnaires fourvoyés. Voilà l'élément hétérogène qui, mortellement divisée, va ouvrir le feu à coups de bulletins... excuse, lecteurs, cette métaphore risquée.

O inconscience humaine ! et dire qu'on appelle fous les malheureux qui sont à Gheel ou à Evere !

En vérité, je vous le dis, camarades, se servir du suffrage universel comme arme de combat, équivaut à s'embusquer dans une pissotière, armé d'un pistolet de treize sous, pour défendre le Parc de Saint-Gilles contre une armée de cent cinquante mille hommes.

Stérilité des Réformes

Toutes les réformes que promettent les politiciens sont utopiques et futiles.

Utopiques si elles ont pour objet de supprimer le monopole, futiles si elles n'ont pas cela pour but.

Prétendre désarmer pacifiquement le monopole, l'enchaîner comme un Prométhée au char de la législation du travail, prétendre arracher par de petites ruses, au propriétaire la rente, au capitaliste l'intérêt, à l'entrepreneur le profit, au banquier l'agiotage, etc., c'est simple folie. Le monopole est invétéré dans l'organisation économique actuelle ; on ne l'isole pas, on ne le désagrège pas. Ses extorsions étant réparties sur les prix, sur les salaires, sur toutes les valeurs, nous ne pouvons les limiter sans limiter en même temps notre production, notre consommation, sans obstruer la source même de la vie sociale. Le monopole n'est pas seulement sacré et inviolable de droit, il l'est aussi de fait. Plus vous lui ôtez, plus il vous prend. Il se reconstitue incessamment aux frais du travailleur et du consommateur pauvre.

La société actuelle, basée sur la propriété privée, a pour caractéristique la concurrence. Comment alors concilier les intérêts qui divisent ; non seulement les individus, mais aussi les corporations, les villes, les nations ? Comment l'accord, qui ne peut exister entre les capitalistes, pourrait-il se produire entre ceux-ci et les travailleurs dont ils sont

les ennemis naturels ? Comment faire, par exemple, pour que le « libre échange » que réclament les méridionaux ne soit pas combattu par les habitants des régions du Nord ? Comment une législature voterait-elle une réforme profitable à la classe ouvrière sans mettre le pays en état d'infériorité vis-à-vis des autres nations ?

Voilà pourquoi les réformes sont à la fois utopiques et futiles. Révolution ou Réaction : il n'y a pas de moyen terme.

Les huit heures de travail, le minimum de salaire, la législation de fabrique, iront rejoindre le droit au travail, l'abolition de l'hérédité, l'impôt progressif, la coopération et le suffrage universel dans les limbes des palliatifs.

Les partis changent, les gouvernements disparaissent, les constitutions tombent, le monopole reste incroulable.

Lorsque vous croyez l'avoir abattu, démoli, rasé du sol, il ressort triomphant et défiant de ses ruines. Cette lutte à coups de réformes minimales, ressemble à une lutte de pygmées contre un géant. On le harcasse, on le rend farouche, on ne le tue pas.

Les grandes réformes sont les produits des grands principes et non des petits remaniements. On n'épuise pas l'Océan en extrayant de l'eau avec des coquilles de noix.

Les politiciens appellent le suffrage universel : « La clef de toutes les réformes ». En constatant l'inanité de ces dernières, on voit le cas qu'il faut faire du suffrage universel.

Propagande à rebours

A ceux qui déclarent impunément qu'il n'y a rien à attendre du parlementarisme, mais qu'il convient de s'en servir comme moyen de propagande, nous répondons :

Comment combattre le suffrage universel si l'on est candidat ou si l'on soutient une candidature ?

« Citoyens, le parlementarisme a fait son temps, c'est une odieuse escobarderie imaginée par les gouvernements pour sauvegarder leurs privilèges. Mais nommez-moi député, et je ferai tout pour supprimer les législateurs. »

Vous rendez-vous compte de l'immense éclat de rire que doit provoquer une pareille fumisterie ?

Vous prétendez profiter de la période électorale pour faire de l'agitation ? Tous les partis politiques bourgeois ont la même prétention, — et comme eux vous vous croisez les bras pendant trois ans et onze mois et ne propagez vos idées que pendant un mois sur quarante-huit.

Et quelles idées ?

Est-ce la science sociologique que vous enseignez aux travailleurs venus pour vous écouter ?

Non ! puisque la nécessité d'un programme vous oblige à désertier la grande voie de la science pour errer dans les sentiers de l'empirisme.

Est-ce l'idée révolutionnaire que vous jetez aux quatre vents des réunions publiques ?

Non ! puisque vous ne pouvez quémander des bulletins qu'en déclarant que l'heure de la Révolution n'a pas sonné, qu'en faisant espérer des améliorations acheminant les salariés à l'émancipation intégrale. Et faire une déclaration semi-

blable, c'est réprimer les impatiences, étouffer les colères, étrangler les exaspérations et briser le ressort de la révolte.

Les abstentionnistes, eux, proclament que le suffrage universel ne peut servir que les intérêts bourgeois et le démontrent pratiquement en ne prenant pas part à la comédie électorale.

La propagande anarchiste, elle, n'est pas contenue dans les limites étroites de quatre à cinq semaines. C'est partout, c'est toujours qu'elle se manifeste, et comme les anarchistes proclament la Révolution en permanence, ils développent au sein des foules l'esprit de révolte, qui seul peut avoir raison des résistances gouvernementales et capitalistes.

Direz-vous enfin qu'un candidat est mieux écouté dans les réunions populaires?

Erreur! S'il attaque les candidatures adverses, il singera les procédés bourgeois, qui consistent à attaquer les programmes des concurrents et à couvrir de boue les candidats rivaux. S'il défend sa propre candidature, tous ses discours ayant pour conclusion ces trois mots: «*Votez pour moi*», seront, ainsi que les boniments de ses concurrents, accueillis avec défiance et ce sera justice.

Voilà pour *avant* l'élection. Voyons *après*. Le candidat est élu.

Que fera-t-il comme propagande révolutionnaire?

A la Chambre, à moins qu'il n'ait la naïve prétention de gagner à la cause ses collègues bourgeois, il aura beau parler, crier, tempêter, sa voix ne traversera pas les murs de cette caverne, et il faut être collectiviste ou possibiliste pour espérer qu'il en sera autrement.

La presse, nous le savons, est vendue à l'ennemi. Avec la mauvaise foi qui les caractérise, les plumitifs mercénaires feront le silence ou travestiront les discours des révolutionnaires en *Chambre*.

Il est vrai qu'une presse révolutionnaire peut voir le jour.

Eh bien, ce jour-là, point ne sera besoin d'être député pour se faire lire et faire circuler la sève révolutionnaire dans les masses deshéritées.

Si nous examinons le rôle des candidats devenus députés dans les grèves, les manifestations, les soulèvements, etc., nous constatons que loin d'être utile aux révoltés, leur intervention n'a servi qu'à aggraver la misère de ceux-ci. Il n'en saurait être autrement. En toutes circonstances, nous les avons vus, alors que l'énergie et la virilité s'imposaient, s'efforcer d'enrayer le mouvement en prêchant le calme, la modération, le respect de la légalité — de cette légalité si dure aux exploités — et d'une magnifique explosion de révolte, résultant d'une longue oppression, d'exactions et de misères impatiemment subies, n'en faire qu'une réclame électorale.

Ce rôle n'a toujours été, ne peut être et ne sera toujours qu'un rôle de temporisation, de conciliation, c'est-à-dire de transaction. Or toute transaction étant inexorablement au détriment des prolétaires, le facteur de cette transaction est indubitablement un endormeur, un ennemi de la Révolution.

Donc la propagande que peut faire un candidat ou un élu est de toutes façons une propagande à rebours.

En écrasant l'Anarchie, Napoléon étouffa la liberté et finit par perdre la sienne sur son dernier champ de bataille.

CHATEAURIAND.

La politique ment pour tromper le peuple et pour vivre de lui.

LAMENNAIS.

VIVE L'ANARCHIE

Au milieu des vociférations qui montent du cloaque électoral où s'agitent confusément des êtres que l'ambition convulse; dans le concert des sauvages clameurs d'hommes âpres à la curée des places; à travers l'orage des passions viles grondant sur les foules hébêtées, soudain éclate, dominant le tumulte de la tempête, un cri puissant, formidable: VIVE LA LIBERTÉ!

Alors que les intelligences et les consciences semblent s'obscurcir davantage, alors que tout s'éteint autour de nous et que la Raison en de douloureux tâtonnements cherche sa route dans la nuit profonde qui enveloppe les hommes et les choses, une lueur incandescente monte à l'horizon, et, irradiant à travers la buée des imprécations humaines, déchire les ténèbres épaisses des erreurs populaires.

C'est l'Anarchie!

Du déclin de ce siècle maudit, saluons l'ère de liberté et d'amour qui s'ouvre par ce cri d'espérance sublime que les multiples échos rediront aux meurtris des vieux mondes:

VIVE L'ANARCHIE!

L'IDÉE.

IMPRESSIONS D'EXIL

En souvenir aux Proscrits de 1871, à Genève.

Il y a quelques mois, nous nous réunissions le soir entre amis et nous aimions entendre l'un ou l'autre lire les pages qui convenaient à nos tempéraments inquiets et passionnés. Nous frémissions aux lignes évocatrices des temps futurs où la haine, la misère seraient enfin proscrites. Toutes nos pensées, toute notre ardeur virile, tout ce qu'il y avait en nous de sentiments généreux et de force juvénile se haussaient vers le rêve, vers l'idéal sublime que nous chérissons. Blasés d'avance des plaisirs médiocres que la société prodigue sans compter, nous allions chercher les nôtres dans la satisfaction cérébrale, dans les conceptions harmoniques des choses, prêts à nous sacrifier pour la douce et sainte Idée. Nous nous entourions des œuvres de tous les philosophes, de tous les poètes, de tous les songe-creux qui rêvaient de rendre à l'homme son caractère de fière indépendance, qui voulaient le libérer des erreurs funestes que les siècles passés ont accumulés dans les cervelles. Dans l'avenir que nous désirions, nous avions placé toute notre confiance naïve: il n'y aurait plus de lamentables vieux, d'attristants vagabonds, d'écœurantes prostituées et de pauvres mioches voués à la misère; les prisons, les asiles, les hôpitaux seraient vides désormais; les casernes seraient désertes, et les

armes de mort, rouillées, iraient dans les musées rappeler à nos enfants les époques honteuses de crimes et d'esclavage. Notre force morale, ainsi que nos moyens effectifs, nous les mettions là comme autant de soins précieux et notre chère graine d'idéal, nous espérons bien, à force d'amour et de persévérance, la faire germer et la faire croître pour que d'autres, plus tard, puissent en goûter les fruits.

Mais, hélas ! nous avons compté sans les mauvais jours. Bientôt, en effet, nous fûmes dispersés. Les uns étaient pris brutalement au saut du lit, puis emmenés pour garnir les géôles ; les autres s'enfuirent, se cachèrent ; les frontières furent vite dépassées et l'abri incertain de l'exil fut le seul refuge de beaucoup d'entre nous.

* *

Depuis, la pensée est également proscrite. Dans votre affolement, vous avez décrété que l'Idée n'existait pas et, pour le prouver, vous avez défendu qu'on en parle. Toute allusion, même lointaine, est punie du bannissement ; toute révolte faite en son nom conduit le délinquant sous le couperet. Soit ! le silence se fait, les plaintes s'éteignent, seuls vous réglez dans la satisfaction de l'énergie dont vous avez fait preuve. Le calme qui vous entoure est si profond qu'aucune vérité ne peut percer les ténèbres qui sont votre œuvre.

Dormez ! vous avez voilé le soleil dont l'éclatante lumière aveuglait vos regards trop faibles, mais le soleil n'en resplendit pas moins derrière la muraille que vous venez d'élever. Dormez ! vous vous êtes étendus sur les routines, las de suivre le progrès dans sa course, mais le progrès n'en parcourt pas moins rapidement le monde.

De même que vous n'avez pu supprimer le soleil, de même qu'il vous a été impossible d'arrêter le progrès, les lois dont vous vous servez ne pourront atteindre l'Idée. Elle est insaisissable, comme tout ce qui est éternel. C'est elle que l'artiste représente, svelte et gracieuse, le front aurolé et les ailes larges ouvertes, la main droite tient le flambeau des futures libertés ; des chaînes brisées pendent à sa main gauche. C'est elle que le poète chante lorsque son imagination exalte l'être impersonnel, la déesse consolatrice, le Messie dont la venue doit tarir toutes les larmes. Ses traits sont indécis et s'estompent dans les vapeurs rosées des aurores matinales, sa longue robe pâle dégage des senteurs viriles, ainsi que des parfums de rêve, et va se confondre doucement dans la blancheur des nuits lactées.

L'Idée est morte. Soit ! Et nous allons par le monde, en deuil de ce qui fut notre vie. L'espoir nous a quitté pour toujours ; nulle passion ne fait, à présent, vibrer notre cœur ; notre cervelle est privée de tout battement d'ailes...

Parfois, cependant, la pensée renaît et s'en va vers les jours passés ; des regrets surgissent ; nos regards reconstruisent le profil de l'Aimée. Un rêve nous transporte au milieu des amis que l'on a quitté, dans la chambre où la lampe éclairait les livres entassés et qui parlaient d'Elle. Les visages s'animent, les lèvres s'entr'ouvrent ; des paroles s'articulent ; la vie reparait et voici qu'avec passion s'élèvent les mêmes chants, se prononcent les mêmes louanges.

* *

Rien de tout cela n'existe plus. Il nous faut maintenant traîner notre désespoir sur les routes épineuses de l'exil. Les lueurs du jour disparaissent dans les crépuscules, et ce

n'est pas la fin des maux dont nous souffrons ; des matins lumineux resplendissent, et ce n'est pas encore le lever de l'astre que nous attendions. Mais, aux détours des chemins, des ombres se dressent, des cris sourdent du fond des abîmes, des mains ouvertes se tendent vers nous à notre passage et des voix nous disent : « Soyez les bienvenus, vous, qui souffrez pour Elle ; nous avons également connu les rigueurs de l'exil, mais nous sommes consolés, car une nouvelle génération s'est levée pour nous remplacer dans le bon combat. » D'autres voix reprennent : « Soyez les bienvenus, vous, qui venez de loin et qui parlez de liberté, aucune frontière ne nous empêchera d'être unis dans les mêmes désirs. » Ce sont partout les mêmes affirmations, le même enthousiasme. Des bords de la Seine aux bords de l'Amstel, des rives de la Zuiderzée aux rives du lac Léman, partout où nous ont poussé les circonstances, nous avons pu constater que nous n'étions pas les seuls à parler d'amour et de liberté.

MONRICK.

ANARCHIE

« Définissons les termes », disait Voltaire : Pour nous, *l'anarchie est un état social où chaque individu, libre de contrainte, s'épanouira dans une entière liberté* ; mais malheureusement, et voilà où commence notre dissidence avec la presque majorité des anarchistes, c'est qu'une telle société ne nous paraît un but enviable, un idéal pour lequel on puisse se dévouer avec enthousiasme comme à une cause supérieure entre toutes, que si l'homme a précisément pour but suprême, pour couronnement et consécration de sa vie, le dévouement et l'amour ardent pour ses semblables. En un mot, nous ne croyons pas qu'une société, quelle que soit sa forme, puisse vivre et subsister sans iniquités et sans oppression si elle est basée sur l'égoïsme pur *mal entendu* — car l'égoïste qui n'a en vue que sa propre satisfaction est en fin de compte une dupe ; il néglige, parmi les jouissances, la plus élevée et la plus haute : l'amour désintéressé. Nous croyons que l'anarchiste doit se proposer un but plus élevé que celui de *faire ce qu'il veut*. Il doit se modifier peu à peu en ayant pour idéal d'arriver à ce but tout moral et tout intérieur : *Ne vouloir que le bien des autres*. Je sais des gens qui vont me dire : « Halte-là, vous n'êtes plus anarchiste ; » peu m'importe ! je sors de l'enceinte des doctrines et je m'élève dans les hautes régions de la conscience humaine.

Je gêne ceux pour qui le mot anarchie ne présente qu'une négation commode, une table rase faite à leurs désirs, un parti ouvert où toute action semble être légitime, j'en suis fâché ; mais, de même que l'anarchie est forcée de gêner et d'attaquer l'autorité, je suis forcé de troubler ceux qui professent un peu trop légèrement certaine idée, sans réfléchir que nulle croyance politique ou sociale ne va sans une certaine abnégation de soi-même devant l'idée commune. Être anarchiste, à mes yeux, cela signifie, non pas qu'on désire faire tout à sa volonté — il est niais et enfantin de se croire anarchiste pour cela — mais bien qu'on veut se dépouiller de tout désir tendant à faire souffrir ses semblables ; c'est une culture morale que cela suppose, une vue claire du but à attein-

dre, et, par dessus tout, un amour ardent de l'humanité (1). Je n'ignore pas que d'autres basent l'anarchie sur une vue plus pratique, mais, sous leurs allures de farouches démolisseurs, je ne vois en eux que des hommes anciens ou des bourgeois modernes retournés; la société égoïste qu'ils préconisent, c'est la société actuelle, après tout, avec l'égalité de l'oppression; c'est la même tyrannie exercée sur le faible par la foule au lieu de l'être par l'autorité d'un gouvernement: si, pour les oppresseurs, le changement est grand, pour les opprimés, pour l'immense armée des faibles de corps ou d'esprit, les simples, en un mot, le résultat sera le même.

Il ne faut pas oublier que nous n'agissons pas ici sur l'homme de la nature de J.-J. Rousseau, sur cet être chimérique cher aux théoriciens, mais bien au contraire sur un homme façonné par le despotisme, devenu dur et sec, utilitaire et étroit, sans amour ni haine, sans autre guide que l'intérêt, sans autre morale que son plaisir. Je crois peu à l'excellence de l'état social, si libre qu'on le suppose, où l'homme moderne agira au gré de ses passions actuelles — c'est-à-dire de ses plaisirs.

Dans les sociétés avancées — c'est-à-dire pourries — le plaisir étant devenu l'objectif principal, a toute l'autorité d'une passion. La prostitution, par exemple, la plus lamentable plaie des temps modernes, dont notre race mourra peut-être, est une forme du *plaisir*, le besoin réel des sens n'y intervient que pour une infime partie. La soif des richesses, besoin? non pas: plaisir, toujours plaisir.

En vérité, je ne peux que déplorer, sans le qualifier, l'aveuglement volontaire ou non des gens qui croient qu'en prêchant purement et simplement l'égoïsme et la résistance à toute contrainte, ils sont anarchistes et hâtent l'avènement de la société future: ils hâtent certainement la désagrégation morale. Mais comment ne voient-ils pas que la plus grande partie de leur tâche est la seconde, et qu'il leur reste à pratiquer, en ces temps d'iniquités, les devoirs des temps d'anarchie.

J'ai prononcé le mot « devoir » et ne m'en repens pas; sous un régime fraternel, et j'aime à croire que l'anarchie sera ce régime-là — sinon à quoi bon — il y aura des devoirs sans sanction, des fléchissements tacites de la liberté individuelle sous la volonté commune, abandons libres et par conséquent sans contrainte auxquels ne pourra se soustraire (2), car ils ne seront que l'expression absolue de la nécessité, ou mieux encore l'action consciente des individus.

Camille Mauclair a raison de dire que l'anarchie est un *état* (3); c'est une forme naissante de la mentalité, c'est-à-dire de la raison et des sentiments, une morphologie nouvelle de la cellule sociale permettant une union plus étroite et plus absolue des éléments.

De même que l'histologie comparée nous apprend que les propriétés générales des tissus dépendent de la constitution de la cellule (4), l'étude de l'histoire nous apprend que les sociétés ne valent que par les individus. E. RENOULT.

(1) Le dévouement absolu est pour les natures naïves la plus exquise des jouissances et une sorte de *besoin* (RENAN, *Les apôtres*, page 380).

(2) De même que nul ne peut se soustraire à la nécessité de respirer ou de manger pour vivre.

(3) Voir la REVUE ANARCHISTE, *Esquisse d'un état d'esprit*.

(4) Du jour où le physiologiste aura réussi à former la cel-

LE BIEN PAR FORCE

CHERS CAMARADES DE « L'IDÉE »,

En publiant, dans votre numéro du 15 septembre, mon article, *le Devoir d'aujourd'hui*, sans parler d'autres modifications, que je ne relève pas, parce qu'elles n'ont pas d'importance, vous en avez faite une contre laquelle je dois protester, parce qu'elle fausse complètement mon idée et me paraît même la négation de l'idée anarchiste, telle, du moins, que je l'entends.

Quand je dis que « nos idées nous obligeaient à mettre tout notre espoir dans les masses, parce que nous ne croyons pas à la possibilité de faire le bien par la force », vous ajoutez: « du moins pour le moment ». Cela signifie que plus tard, quand nous serons les plus forts, nous imposerons par la force le *Bien...* ou ce qui nous paraîtra tel.

Mais alors, quelle est la différence entre nous et les partis autoritaires?

Nous sommes anarchistes parce que nous pensons que personne ne possède la vérité absolue, ni le don de l'infaillibilité; parce que nous pensons qu'une organisation sociale, qui doit satisfaire le mieux possible les besoins et les sentiments de tout le monde, ne peut être que le résultat, toujours modifiable, du libre concours de tous les intéressés; et parce que nous croyons que la force abrutit aussibien celui qui l'emploie que celui qui la subit, tandis que c'est seulement par la liberté et la responsabilité qui s'ensuit, que les hommes peuvent s'élever moralement et intellectuellement au point de ne plus supporter de gouvernement.

Et, d'ailleurs, si, comme vous paraissez le penser, un jour viendra où, nous aussi, pourrions et voudrions imposer *nos* idées par la force, quelles seront précisément les idées qu'il faudra imposer? les miennes, par exemple, ou celles de l'anarchiste A ou B!... puisque vous conviendrez qu'il n'y a pas quatre anarchistes qui soient complètement d'accord entre eux: ce qui, du reste, est très matériel et est un signe de la vitalité du parti.

Je croyais que le point essentiel, sur lequel nous étions tous d'accord et qui nous faisait tous anarchistes, c'était le principe: *pas d'imposition, pas de force autre que la force du raisonnement et de l'exemple*. Si cela est faux, je ne vois pas trop ce qui reste de l'anarchisme.

Si maintenant — peut-être par défaut de clarté de ma part — vous avez cru que j'entendais parler de la force comme moyen nécessaire pour repousser la force du gouvernement, mettre à la disposition de tous les moyens de production qui, aujourd'hui, sont monopolisés par quelques-uns à l'aide des bâtonnettes, et rendre possible la libre évolution sociale avec le concours de tout le monde, alors je proteste encore contre le « du moins pour le moment » que vous m'avez attribué. Je n'entendais pas entrer, dans mon article, sur la question d'un appel aux armes; et il se pourrait bien que je sois d'opi-

lule nerveuse ou la cellule musculaire, à créer par synthèse l'élément anatomique, on peut dire que l'homme aura dès lors la possibilité de former un être vivant. Du jour également où l'homme aura pleine conscience de son rôle dans l'organisme social, la société humaine, la société idéale sera fondée, l'être collectif sera constitué. Ainsi sera réalisé la grande parole de Kapila, prononcée à l'aurore du bouddhisme athée: « Il n'y a de satisfaction que lorsque les maux de toute sorte viennent à cesser par suite de la science, qui distingue les choses. »

nion que, dans certains pays et certaines circonstances données, ce serait justement à présent le bon moment de repousser la violence par la violence.

Je compte, chers camarades, sur votre esprit de justice et sur votre amour de la vérité pour la publication de cette lettre. Vous penserez, comme moi, que le meilleur moyen de nous connaître entre nous et d'arriver à être aussi d'accord que possible, c'est de laisser à chacun la liberté d'exprimer ses idées telles qu'elles sont, sans aucune espèce de censure.

Bien à vous et à la cause.

E. MALATESTA.

LE BON SAUVAGE

Béharut, jeune prince sauvage, venu de régions ignorées, avait hâte de connaître Paris et notre civilisation, dont il avait entendu conter les merveilles. Bien que la nuit fût avancée, et qu'il parût fatigué de son long voyage, il me pria de le conduire, sans plus tarder, dans les plus beaux quartiers de notre ville. J'y consentis.

Comme nous parvenions sur une hauteur, d'où l'on apercevait de lointaines lumières, Béharut tomba soudain dans une profonde extase. L'impression de l'immensité favorisant les tendances aux idées générales, il s'exprima ainsi :

— Que Paris doit être un séjour charmant ! Homme civilisé, quel bonheur est le vôtre ! La nature est votre esclave ; tous les plaisirs des sens et de l'esprit vous font une vie de délices. Ces rues, ces jardins frais et verts, ces palais magnifiques attestent votre bien-être et votre puissance. Nous n'avons, nous, que des toits couverts de chaume ; nous luttons contre les fauves, les insectes nuisibles et cette terre ingrate que de fortes machines fécondent pour vous. Dès Marseille, où je passai deux jours, j'observai la douceur et l'affabilité de vos rapports, l'exquise politesse de toutes vos manières...

Mais, s'interrompant tout à coup d'une voix plus basse, il demanda :

— Que font ces femmes dont les ombres rôdent autour de nous ?

— Ces sont, dis-je, des malheureuses qui, pour du pain, se donnent au passant.

Sans paraître s'émouvoir, il répliqua :

— Allons ailleurs... Il doit être à Paris, vers ces heures tardives, une place centrale où éclatent les lumières, où afflue toute la vie ardente de votre cité. Veuillez m'y conduire.

On se remit en marche... Chemin faisant, le barbare, indiquant du doigt de hautes murailles nues, questionna :

— Quel est ce monument ?

— C'est un arsenal, répondis-je.

— Et celui-ci ?

— Une caserne.

— Et cet autre ?

— Une prison... Voici l'endroit où sont exécutés les condamnés à mort.

— Pressons le pas, dit Béharut.... Nous traversons un mauvais quartier... Il me tarde de connaître enfin les véritables splendeurs de votre civilisation. J'en rapporterai le souvenir précieux dans mes contrées lointaines. Votre génie, votre sagesse m'inspireront l'art de gouverner mon peuple, dont je veux le bonheur.

Après une heure de marche, nous atteignîmes les bords de la Seine... La grande ville dormait ; aucun bruit n'en troublait le formidable repos. Tout le long des quais, à perte de vue, la réverbération des gaz, aux reflets jaunes et rouges, traçait sur le courant du fleuve des traînées resplendissantes. Au loin, la colossale architecture de Notre-Dame montait dans la nuit, comme un gigantesque fantôme... Autour de nous, les maisons barricadées, les magasins boulonnés, prenaient des apparences de forteresses.

Béharut s'émut.

— Pourquoi, interrogea-t-il, les hommes civilisés s'enferment-ils ainsi, la nuit ? Craignent-ils les bêtes féroces ?

— Oui, dis-je, ils se redoutent entre eux.

— Hâtons-nous, répéta le sauvage, car ce désert me glace.

Nous arrivâmes aux Halles... Le premier spectacle qui s'offrit retint le barbare immobile et transi. C'était un affreux bouge d'où sortait un vacarme incongru. Autour des tables se pressait une foule compacte et ivre de basses prostituées, dont les voix s'éraillaient, aigres et criardes.

Une fixité stupide était dans leurs regards.

Tout au fond, dans l'atmosphère salie de fumée, un vieillard soupait, entouré de ces filles.

Mais l'attention de Béharut sembla, soudain, se détourner... Sur le pavé, des mendiants blémis se disputaient les arlequins. A l'entour, cependant, flambaient les restaurants de nuit et les buvettes, aux devantures dorées. Des refrains joyeux, des voix grasses d'ivrognes, un grand bruit de vaisselle se mêlaient au bruit des charettes qui arrivaient de toutes parts, chargées de victuailles. Toute la vie de Paris noceur, follement prodigue, de Paris affamé et agonisant, grouillait là, offrant l'affligeant contraste de son luxe et de sa misère.

— Fuyons, dit Béharut.

La nuit s'avancait. Dans les rues élargies par le vide s'aggravait un silence hostile, saturé de menaces. Quelques silhouettes hâtives défilaient, suivant le milieu de la chaussée, comme pour se garantir d'une attaque imprévue — tandis que çà et là, des prostituées promenaient encore leurs ombres quêtuses qui, tour à tour, s'agrandissaient et se rapetissaient démesurément.

Comme nous traversions la Seine, Béharut, brusquement, s'arrêta, les yeux fixes. — Là, sous les ponts, des hommes dormaient.

— Qu'est ceci ? demanda le barbare.

— Des gens qui n'ont pas de domicile, répondis-je.

— Il y a donc, parmi vous, des gens qui n'ont pas de domicile ?

— Vous le voyez.

— Je comprends, dit Béharut ; Paris est encore trop étroit pour la multitude qu'il attire... Mais que disent ces écriteaux qui pendent aux murs de toutes les maisons ?

— Ils portent cette enseigne : « Appartements à louer, présentement. »

Le sauvage devint sombre et se tut... Le désert était partout. D'instant à autre, le roulement d'une Urbaine attardée détonnait dans le silence frissonnant de la nuit, puis s'évanouissait dans le lointain. — Un long boulevard s'ouvrait devant nous. Mon compagnon s'y engagea ; je le suivis.

Depuis un quart d'heure, nous marchions, sans parler.

— Enfin, s'écria tout à coup Béharut, voici un lieu de délice, ce grand jardin public que je vois là... Allons nous y reposer, car je suis las.

— Il est défendu d'y pénétrer, observais-je; ne voyez-vous pas ces grilles de fer?

Mais, au même moment, deux agents qui s'étaient approchés, nous dévisagèrent.

— Que nous veulent ces hommes? demanda tout bas Béharut. Pourquoi nous regardent-ils ainsi?

— Je ne sais, répondis-je... Peut-être nous prennent-ils pour des anarchistes.

— Qu'est-ce donc que des anarchistes?

— Des mécontents qui ont déclaré la guerre à notre société.

Le barbare garda le silence... Une brasserie restait ouverte au coin d'une avenue. Au travers des vitres, apparaissaient des faces livides, tirées par la débauche. Il se faisait tard. Les arbres, régulièrement alignés, s'attristaient de leur servitude. De vagues puanteurs montaient du sol.

Paris s'allongeait comme un homme las, et jusqu'à son silence, agité de soubresauts et de hoquets, exhalait le dégoût des sommeils d'ivrogne.

— Quelle heure est-il? demanda Béharut.

Deux heures sonnèrent à une horloge voisine.

— Adieu, dit le barbare; je retourne dans mes contrées sauvages.

— Ayant dit, il s'éloigna, et les ténèbres, sur ses pas, se refermèrent.

PAUL BRULAT.

L'Étal aux Vérités

« Dans le monde, dit Barnabé Crux, on appelle voleur l'homme qui se permet de prendre le bien d'autrui, sans avoir dix mille livres de rente »

Dix mille livres! chiffre exagéré. On vole impunément et on passe pour honnête homme avec beaucoup moins d'argent.

A bien considérer, parmi tous les honnêtes gens qui font trafic de quoi que ce soit, qui n'est plus ou moins voleur?

Partout où il y a spéculation fructueuse sur le travail insuffisamment rémunéré d'autrui, il y a vol, même avec le consentement de la partie lésée.

Le prolétaire en paletot on en blouse que le besoin pousse à se louer à prix réduit à son maître qui l'accepte. se fait voler volontairement, c'est vrai, mais le patron n'en est pas moins un voleur.

L'éditeur qui achète au rabais un manuscrit qu'il croit bon, car s'il ne le croyait pas bon, il ne l'achèterait pas, profitant de la misère ou de l'inexpérience d'un débutant, est un voleur.

Le directeur de journal qui réalise de gros bénéfices grâce à la plume de collaborateurs insuffisamment payés est un voleur.

L'industriel qui s'enrichit du travail de ses mercenaires, sans que ceux-ci parviennent à garder jamais un morceau de pain pour leurs vieux jours, est un voleur.

Le... mais chacun peut continuer la liste.

*
*
*

Que demandons-nous? Un état social qui permette à tous d'arriver à l'aisance, non par la rapine et l'exploitation, mais par le travail.

Que le travailleur jouisse d'un bien-être légitime, qu'il ait des loisirs, la faculté de s'instruire, de consacrer plus

de temps à son foyer, de satisfaire à ses besoins intellectuels et physiques, qu'il ne soit plus une bête de somme.

La société telle qu'elle est organisée peut-elle donner cela? Non.

Alors un remède, ou gare le cataclysme.

*
*

Si j'étais sujet, disait Louis XIV. je me révolterais à coup sûr.

HECTOR FRANCE.

L'IMPUISSANCE D'INSULTER

Au fond du borborygme politique,
Grouillent, dans les abjections,
Certains bravis tenant boutique
D'ignobles provocations.
De ces cabotins du courage,
Les ordures font exulter,
Et voilà d'où provient leur rage:
Ils ne peuvent pas insulter.

Ils gueulent, mais ils gueulent jaune,
Car ils croquent d'affreux marmots:
Nul journal ne leur fait l'aumône
De reproduire leurs gros mots.
Pour faire autour d'eux le silence,
On s'entend, sans se consulter.
Qu'importe leur lourde insolence?
Ils ne peuvent pas insulter.

Pauvres eunuques de l'insulte,
Dans le vide ils montrent le poing.
Les amis, sans qu'on les consulte,
Vous disent: Ne vous battez point.
Ils croient vous faire une blessure,
Bah! passez sans vous arrêter,
Ignorant même la morsure:
Ils ne peuvent pas insulter.

Gonflés par leur venin stérile,
Ils souffrent de poisons rentrés.
Leurs fronts qu'agrémentent la bile
Pissent leurs courroux concentrés.
Partout, comme à travers un crible,
Leur pus impuissant vient juter:
Ils crèveront du mal terrible
De ne pas pouvoir insulter.

JULES JOUY.

Pour l'IDÉE

Bruxelles. — B... 6.00; Un compagnon, 0.50
Verviers. — Collecte faite par le compagnon H. D., chez F. Dukers, 1.00; Collecte faite par un socialiste chez F. Dukers, 0.80; Collecte faite chez F. Nuzeth, à Hodimont, après la chanson: « le Poignard à la main », 0.65; Collecte faite chez la Veuve Chambeau, après une chanson anarchiste, 0.75; Collecte faite entre amis chez J. G. au profit de la propagande, 1.00; Collecte faite par Nicolas en faveur de « l'Idée », 1.10.

Impr. D. Villeval, rue Linnée, 58 (St-Josse-ten-Noode)